
L'ensemble architectural de Tâq-e Sarrafân à Boukhara

Vladimir Filimonov et Elizaveta Nekrasova

Traducteur : Margarita Filanovič



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/534>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1998

Pagination : 95-124

ISBN : 2-7449-0034-6

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Vladimir Filimonov et Elizaveta Nekrasova, « L'ensemble architectural de Tâq-e Sarrafân à Boukhara », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 5/6 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 20 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/534>

L'ensemble architectural de Tâq-e Sarrafân à Boukhara

Vladimir Filimonov et Elizaveta Nekrasova

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, sous le règne de 'Abdallâh Khân II (1557-1598)¹, une intense activité de construction donna à Boukhara redevenue, après une grande rupture, capitale, l'aspect qu'elle a conservé jusqu'à notre siècle. Cet héritage fut apprécié à sa juste valeur par ses descendants. Mais le rôle de Boukhara, en tant que capitale de deux khans sheybanides, 'Obeydallâh (m. 1540) et son fils 'Abd al-'Aziz (r. 1540-1550), reste encore incomplètement étudié et compris. Cependant, nous nous sommes peut-être, l'année dernière, rapprochés de ce but. Pour l'illustrer, nous allons présenter les résultats de l'étude de l'un des plus célèbres monuments, Tâq-e Sarrafân (*Tâq-e Sarrafân*).

Les coupoles marchandes de Boukhara, tout comme les bâtiments civils que l'on appelait *tâq*², sont apparus sur les marchés au-dessus du croisement des rues principales au XVI^e siècle. Sur les cinq bâtiments d'alors, trois nous sont parvenus : Tâq-e Zargarân – la coupole des joailliers, édifiée au carrefour, au centre du *shahrestân* -, Tâq-e Telpaq-Forushân – la coupole des chapeliers, construite dans le *rabaṭ*, c'est-à-dire la banlieue de la ville où se regroupaient les artisans, près de la porte sud du *shahrestân* nommée Darb-e Âhanin -, et Tâq-e Sarrafân – la coupole des changeurs, située dans la partie sud du *rabaṭ* (fig. 1).

Les trois coupoles ont gardé leur place dans la structure de la vieille ville jusqu'à nos jours. Plusieurs ouvrages ont décrit et apprécié leurs mérites architecturaux³. Nous nous proposons ici de présen-

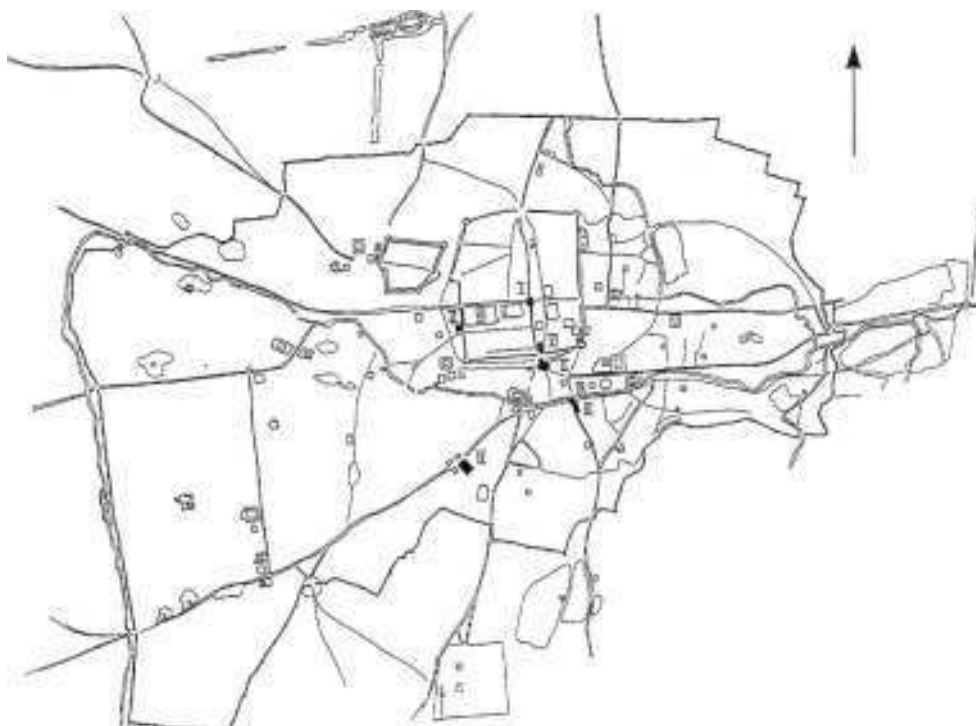


Fig. 1 : Plan de Boukhara : I. Tâq-e Zargarân, II. Tâq-e Telpaq-Forushân, III. le complexe des Sarrafân, IV. la *madrasa* Ghâziyân, V. les bains Konjak, VI. les bains Mesgarân, VII. la mosquée Kalân (la mosquée-cathédrale).

ter les résultats des études portant sur le Tâq-e Sarrafân et ses bâtiments associés depuis plusieurs années⁴. Toutes s'accordent à dire que l'ensemble de ces bâtiments ont été construits et articulés l'un à l'autre selon le plan exact élaboré dans la première moitié du XVI^e siècle. Tâq-e Sarrafân en constitue le centre. Il était entouré d'un pont et d'un petit bassin (*howz*) au nord, d'une mosquée au sud-ouest et de bains au sud-est (fig. 2).

Les particularités liées à l'histoire et à la topographie de la région

L'ensemble Sarrafân est érigé sur la rive gauche du canal Shâhrud, qui fut, pendant plus de 2 000 ans, l'unique alimentation en eau la ville de Boukhara. Dans l'Antiquité, il constituait l'une des branches principales du Zerafshân, au régime irrégulier. Lors des crues, la rivière

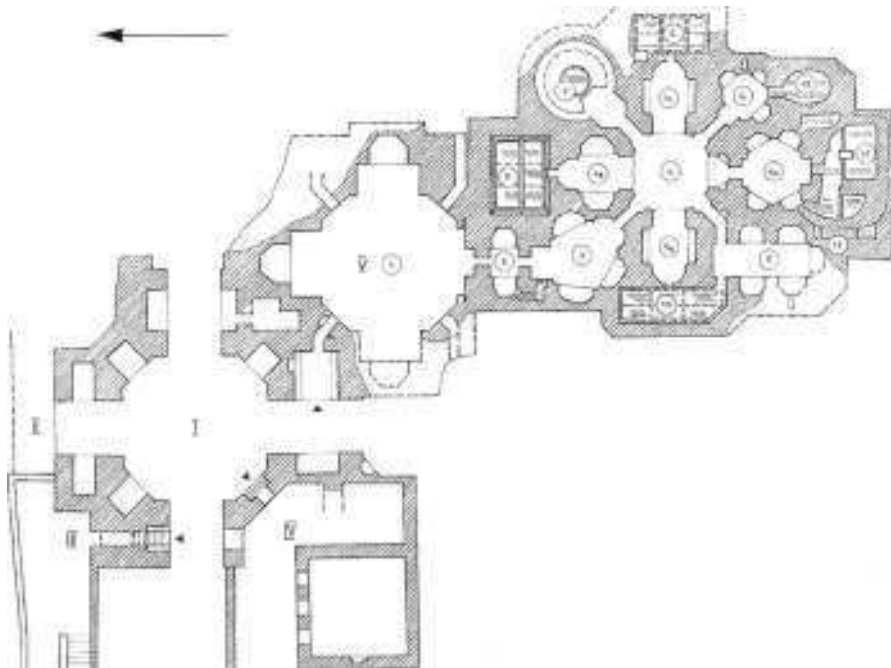


Fig. 2 : Complexe Sarrafân : I. Tâq-e Sarrafân, II. le pont Sarrafân (*pol-e Sarrafân*), III. la descente vers le Shâhrud, IV. la mosquée Sarrafân (*masjed-e Mollâ 'Ârezî*), V. les bains Sarrafân (*hammâm-e Mir Yâri*).

déposait beaucoup de limon et de sable, étendant son nouveau lit sur le futur territoire de la ville, détruisant les immeubles et édifiant des sortes de collines. Le relief contemporain, irrégulier, résulte peut-être de cette action : les couches culturelles les plus anciennes sur le territoire de la ville reposent sur les alluvions des marécages et de la rivière. Cette situation se retrouve pratiquement dans toute la partie ancienne de Boukhara. Par exemple, l'accumulation que l'on remarque près de Tâq-e Sarrafân se retrouve juste au-dessous des vestiges des temples pré-islamiques recouverts au X^e siècle par une mosquée. Cette dernière, remaniée au cours des siècles, s'est conservée jusqu'à nos jours sous le nom de Maghâk-e 'Attâri⁵. Pendant le haut Moyen Âge, l'unique marché de la ville, dont nous parle Mohammad Narshakhi, s'étendait entre la rive droite du canal et le *shahrestân*⁶.

Du VIII^e siècle (?) au début du XII^e siècle, s'est formé le *rabaṭ* de Boukhara, avec son réseau très dense de constructions, de bâtiments

culturels et d'ateliers artisanaux. Le marché continua de fonctionner au même endroit, en gagnant des deux côtés des rues. Les recherches archéologiques menées sous le Tâq-e Sarrafân ont montré que cette partie du *rabat* était restée occupée de façon régulière dans toute la seconde moitié du IX^e siècle et au début du X^e. Les bâtiments primitifs de cette partie reposaient seulement sur les couches argileuses et marécageuses. Les vestiges de l'accumulation culturelle du IX^e siècle au début du XIII^e se superposent sur cinq niveaux de construction de bâtiments en brique cuite. Le développement progressif de la ville a été interrompu par l'invasion mongole en 1220 et les massacres qui ont suivi pendant un siècle encore – certaines sources rapportent que Boukhara fut abandonnée pendant sept ans à la suite de l'un de ces massacres⁷. Les couches de la zone étudiée montrent des vestiges de constructions incendiées contenant des débris et objets des défec-tueux provenant d'ateliers de verriers et de potiers. La ville de Boukhara reprit vie assez lentement après les massacres mongols. Ibn Bat-tuta, le voyageur du Maghreb qui la visita en 1333, écrit : « Actuellement, ses mosquées, ses collèges et ses marchés sont ruinés, à l'exception d'un petit nombre⁸ ».

Aux XIV^e-XV^e siècles, la vie reprit au *rabat*. Pendant la reconstruction de la ville, certains quartiers urbains furent remaniés, comme le carrefour de rues commerçantes surmonté plus tard de la coupole Tâq-e Sarrafân qui date du XIV^e siècle, pas avant. Dans le quart sud-est du carrefour, on érigea aux XIV^e-XV^e siècles un bâtiment assez grand de briques cuites (au début du XVI^e siècle, fut édifée juste au-dessus de ces murs une mosquée dont nous parlerons plus loin).

Au XVI^e siècle, lors de la construction de la coupole marchande, le carrefour jouait déjà un rôle très important de passage des marchandises et des piétons, dans l'un des plus anciens et riches marchés de Boukhara. Ici se croisaient les artères menant à toutes les limites de la ville : une rue allait vers l'est et la porte de Qarshi, une autre vers l'ouest et la porte de Qarâkul, la rue du nord, ramifiée, vers le *shah-restân* et la porte de Samarcande et celle du sud allait de ce même carrefour à la porte de Salla-khâna.

Ces rues étaient bordées de marchés spécialisés, appelés *râsta*, comprenant de nombreuses boutiques ou *dokkân*, des ateliers associés à ces échoppes, des auberges, des caravansérails, des *timcha* (petits bâtiments couverts réservés aux commerces spécialisés). Ce n'est pas

par hasard que l'on a, au XVI^e siècle, construit précisément au dessus de ce carrefour l'un des plus remarquables édifices de Boukhara.

Tâq-e Sarrafân

Au centre subsiste une salle de plan octogonal irrégulier (11,5 x 11,6 m). Dans les axes principaux, s'ouvrent quatre passages voûtés aux façades décorées de portails. La salle centrale a été couverte par un système de voûtes et de coupoles reposant sur de puissants arcs croisés s'appuyant eux-mêmes sur les murs des passages. Des niches en arc brisé de différentes dimensions percent les murs des passages et les axes diagonaux de la salle centrale. Certains arcs ont des baies menant à des pièces particulières (fig. 2).

Sur des photos prises il y a vingt ans, le Tâq-e Sarrafân a l'aspect d'un bâtiment massif aux proportions tout-à-fait caractéristiques de l'architecture des XV^e-XVII^e siècles : passages voûtés très bas, discordance entre la hauteur des quatre portails et des murs, absence dans les portails d'archivoltes et de division des murs bordant le portail. L'enduit en stuc qui recouvrait la façade et l'intérieur des bâtiments a renforcé cette dissonance.

Cependant, après un examen plus attentif, on a pu dégager les constructions plus anciennes du Tâq-e Sarrafân en plusieurs endroits. Ce tableau contrasté témoigne d'une importante réparation qui a rendu méconnaissable l'aspect primitif du bâtiment. Dans la première moitié du XX^e siècle, les artisans qui avaient pris part à cette restauration vivaient encore et ils ont raconté qu'à la fin du XIX^e siècle la coupole s'était effondrée et avait été démolie dans le processus de réparation jusqu'à la moitié de la hauteur du mur. Aux dires de certains, la coupole avait retrouvé son aspect ancien, pour d'autres elle avait été remaniée⁹.

Les recherches architecturales et archéologiques ont confirmé la destruction des angles nord-ouest et nord-est du bâtiment à la fin du XIX^e siècle, ainsi que de la coupole centrale qui reposait sur des arcs croisés. Parallèlement, on a reconstruit les voûtes des passages nord et est avec leurs portails à partir du niveau des fondations ainsi que la base des arcs croisés du nord-est. On a aussi remanié les murs intérieurs nord-est et nord-ouest ainsi qu'une bonne partie du portail occidental. Le portail sud fut démoli seulement dans sa partie supérieure, au-dessus de la clé de voûte du passage. Mais ces renseignements, donnés par les vieux artisans, sont sans doute très exagérés. En

fait, presque toutes les constructions primitives principales et tous les détails, sauf la lanterne qui surmontait la coupole, sont pratiquement conservés au Tâq-e Sarrafân : les arcs croisés ouest et sud, en totalité, ainsi que leur point d'intersection, et aussi les passages sud et ouest avec tous leurs arcs bien dessinés.

En outre, on a constaté que les proportions du Tâq-e Sarrafân ont été défigurées lors de la réparation de la fin XIX^e siècle. C'est vers cette époque que s'est manifestée la discordance entre les rues rayonnant à partir de ce bâtiment et le sol au-dessous des coupoles, à cause de l'accumulation progressive en quatre siècles de deux mètres à l'extérieur du bâtiment alors que le sol de la coupole gardait son niveau primitif. Tout cela rendait très difficile la circulation à ce carrefour. Mais au cours de la dernière restauration, tous les gravats n'ont pas été enlevés au-dessous des coupoles et, de ce fait, le sol à l'intérieur de la coupole de Tâq-e Sarrafân s'est retrouvé au niveau des rues voisines. La fouille de la couche culturelle a permis de dégager de nouveaux éléments du plan de la construction. Par exemple, une longue entaille dans le mur en faisait le tour complet à une hauteur de 85 cm du sol. À l'époque de la construction, elle contenait une poutre en bois. De même, tout autour du socle de Tâq-e Sarrafân, à une hauteur de 40/50 cm du sol, on a trouvé des petits trous : à l'origine, des poutres en bois, aujourd'hui disparues, y avaient été introduites en guise de charpente et les extrémités de ces poutres, d'abord saillantes, ont été sciées au ras des murs et soigneusement recouvertes de *ganch* (nom local pour stuc) (fig. 3).

On a aussi découvert dans le mur nord du passage ouest du bâtiment un escalier descendant au Shâhrud qui était au niveau du socle et des fondations du Tâq-e Sarrafân. Il se présente comme un couloir voûté long de 6,50 m et large de 1,10 m. La dénivellation entre le sol au-dessous des coupoles et le sol au-dessus du couloir atteint 1,90 m. Les murs du couloir, lisses à force d'usure, témoignent d'une grande utilisation. Ils ont aussi subi de fréquentes réparations et le couloir lui-même a probablement été muré pendant la restauration des coupoles. Les fouilles du couloir ont mis en évidence, près de sa sortie, la grande largeur du Shâhrud à cet endroit, puisqu'il formait un petit bassin (*howż*) (fig. 4).

Certaines niches creusées dans le bâtiment – celles du couloir menant à l'est dans la partie nord-ouest et sud-ouest – ont été exhaus-

sées de 60 à 80 cm. Elles étaient destinées aux changeurs (pl. : *şarra-fân*) dont la présence était indispensable sur chaque marché.

Le pont qui traverse le Shâhrud touchait au Tâq-e Sarrafân au nord. Il a subi tant de réparations et reconstructions qu'il est presque impossible de déterminer les constructions primitives. D'après les fouilles, la maçonnerie de brique du pont ainsi que les fondations de la coupole étaient d'un seul tenant. Dans les murs du passage nord du Tâq-e Sarrafân, deux pièces étroites jouxtent le pont (fig. 5). Les murs ont été remaniés lors des réparations de la fin du XIX^e siècle, mais les pièces elles-mêmes ont peut-être été reconstruites sur le plan d'origine, bien que le sol ait été considérablement rehaussé. Sans doute y avait-il là une porte que l'on fermait la nuit et les deux pièces servaient-elles au corps de garde¹⁰. Mais on ne peut exclure l'hypothèse selon laquelle ces pièces auraient été occupées par les fonctionnaires qui percevaient le péage pour passer le pont.

L'entrée de la mosquée se trouvait dans la partie sud-ouest de l'espace situé au-dessous des coupoles du Tâq-e Sarrafân¹¹ (fig. 3). En nettoyant le mur qui domine l'arc de l'entrée de la mosquée, on a fait une découverte très importante pour l'histoire de la ville de Boukhara et de cet arrondissement en particulier : une inscription de fondation en mosaïque de céramique – tous les tympans de cet arc portaient des mosaïques –, masquée par plusieurs couches d'enduit¹². Nous reviendrons à cette inscription à la fin de cet article ; pour le moment, nous nous contenterons de donner les deux dates qu'elle porte : 921/1515-16 et 945/1538-39. La première date correspond à la construction de la mosquée et la seconde à celle du Tâq-e Sarrafân.

La mosquée qui se trouve aujourd'hui à cet endroit a été vraisemblablement érigée à la fin du XIX^e siècle, en même temps que la coupole était refaite, ce dont témoigne le niveau des fondations du bâtiment de la mosquée et des colonnes d'*eyvân* (pièce ouverte d'un côté, à couverture plate ou plus rarement à coupoles). Le sol de la mosquée aussi correspondait au niveau du sol remonté au-dessous des coupoles. C'est la mosquée de quartier typique dont le plan n'a pratiquement pas changé depuis le XVI^e siècle. Au nord et à l'est, le bâtiment était flanqué d'une salle abritant le *mihrâb* et d'un *eyvân*.

Les vestiges de la mosquée construite en 921 H./1515 dont l'entrée a été percée au-dessous des coupoles en 945 H./1538-39 ont pratiquement disparu. Cependant, en se fondant sur la documentation archéo-



Fig. 3 : Partie sud-ouest de l'intérieur du Tâq-e Sarrafân. Le processus de mise à jour archéologique. L'entrée de la mosquée. Dans la partie basse du poli des murs on voit les trous laissés par l'armature en bois (cliché E. Nekrasova).



Fig. 4 : Partie nord-ouest du Tâq-e Sarrafân, vue depuis le nord :

1. le niveau du chemin avant les fouilles archéologiques,
2. la descente vers le canal de sous la coupole (cliché E. Nekrasova).



Fig. 5 : Passage nord du Tâq-e Sarrafân, vue depuis le sud :
1. le niveau du sol avant les travaux archéologiques,
2. les salles de garde et de perception du péage (cliché E. Nekrasova).



Fig. 6 : Salle ronde du bain Sarrafân (cliché AOOT Ta'mirshunoslik, Tachkent).

logique, nous pouvons conclure que la mosquée primitive suivait le même plan que la mosquée tardive, mais qu'elle était remontée sur une plate-forme haute d'un mètre. Pour les fondations, on a utilisé les murs d'un immeuble de la fin du XIV^e (?) et du XV^e siècle, abandonné, et lorsque, plus tard encore, on a construit le Tâq-e Sarrafân, ces mêmes murs ont été réutilisés pour les fondations de sa partie sud-ouest. La vieille mosquée a été aussi entourée d'*eyvân* et une fondation en calcaire appartenant à la mosquée ancienne a été trouvée sous la base d'une colonne de l'*eyvân* de la mosquée de la fin du XIX^e siècle. On peut supposer que les entrées de la mosquée primitive se situaient au nord et à l'est. Dans la partie nord-ouest, au-delà de la coupole du Tâq-e Sarrafân, on observe que les murs des bâtiments ont été construits sous la plate-forme de la mosquée ancienne et que le mur est de la coupole a été relié à la mosquée par un mur épais de 1,60 m¹³. Les quatre passages de Tâq-e Sarrafân avaient tous la même largeur (4,40 m). Les passages voûtés, à l'ouest et au nord, sont longs de 5,20 m chacun. Le passage oriental fait 7 m et celui du sud 7,70 m. La couverture est faite ici de petites coupoles. Le plan du passage dans cette partie du bâtiment dépend du plan des bains adjacents du côté sud-ouest. L'entrée des bains, soulignée d'une niche en arc brisé exhaussée par rapport au sol de la coupole, se trouve dans le mur est du passage sud. Tout le long des murs de cette niche courent des banquettes. Dans le mur du fond était percée une entrée. De l'entrée partait un couloir en courbe qui reliait Tâq-e Sarrafân au vestibule des bains.

Les fondations de Tâq-e Sarrafân ont des assises en débord les unes par rapport aux autres : leur profondeur dépend du canal voisin, le Shâhrud. À cet endroit précis, elle dépasse 4 m et la construction, très soignée, fait alterner briques cuites et blocs de calcaire sur un mortier d'argile. Comme nous l'avons dit plus haut, les fondations de la partie sud-ouest du bâtiment réutilisent les vestiges du mur d'une construction antérieure. Celles de la partie sud-est sont profondes de 0,80 à 1,40 m. Le matériau de construction utilisé dans le Tâq-e Sarrafân est la brique cuite, carrée (26 x 26 x 5 et 27 x 27 x 5-6 cm), de très bonne qualité. Ce type de brique a longtemps été utilisé à Boukhara. On l'appelle « *abdallâh-khâni* » parce qu'elle a été utilisée à l'époque de 'Abdallâh Khân II. Lors de la reconstruction de la fin du XIX^e siècle, c'est une brique carrée plus petite qui l'a remplacée : 23 x 23 x 3-4 cm, dite « *mozaffar-khâni* » parce que, d'après le témoignage des

vieux artisans, elle fut utilisée pour la première fois sous le règne de Mir Mozaffar (r. 1860-1885). Pour la maçonnerie des murs et les fondations, on a préféré l'argile pure, bien battue, ainsi que le *ganch* pour la maçonnerie des arcs et coupoles. La construction de ces bâtiments exigeait beaucoup de briques. Cuites par fournées successives, la qualité et la couleur de ces briques n'étaient pas constantes. C'est pourquoi, avant l'élévation des façades extérieures, on a entièrement traité les briques en les polissant et recouvrant sur une face d'une couche ocre jaune. Les joints extérieurs des maçonneries ont été soigneusement remplis de *ganch*¹⁴. Aujourd'hui, après la restauration, le bâtiment a été rendu à ses dimensions d'origine : 14 m de haut du sol au sommet de la coupole et 10 m à la clé de voûte de l'arc des passages.

Les bains (*ḥammâm*) Sarrafân

Toute notre documentation atteste de la grande popularité des bains dans toutes les couches de la société urbaine¹⁵.

Le premier apparemment à avoir parlé des bains de Boukhara est Mohammad Narshakhi. Cet historien mentionne un « bain du khan » dans le quartier Darvâza-ye Mansur¹⁶. Au début du XII^e siècle, il y avait déjà à Boukhara des bains payants. C'est Mohammad Kobavi, le traducteur de *l'Histoire de Boukhara* de Narshakhi en persan, qui nous renseigne sur un bain magnifique construit par Arslan Khân (r. au Mavarannahr, 1102-1130) près de son palais dans la rue Bu-Lays, sur le site de Darvâzacha. Puis le khan transforma son palais en *madrasa* pour les savants et lui donna en *vaqf* le bain¹⁷.

Au XIV^e siècle, un bain du village Fathâbâd fut donné en *vaqf* au profit de la *khânaqâh* et du mausolée de Seyf al-Din Bâkherzi¹⁸. Au siècle suivant, deux bains situés dans des rues du marché de Boukhara faisaient partie du *vaqf* de Khwâja Ahrâr. L'un d'eux se trouvait juste en face de la *madrasa* d'Ulugh Beg et c'est à cet emplacement que fut ensuite construite au XVII^e siècle la *madrasa* de 'Abd al-'Aziz Khân II. L'autre était à l'est de la mosquée-cathédrale, et on peut supposer que son emplacement est aujourd'hui occupé par la *madrasa* de Mir-e 'Arab¹⁹.

Vers la fin du XVI^e siècle, on comptait plus d'une dizaine de bains commerciaux dans les marchés du *shahrestân* et du *rabaṭ* de Boukhara, dont le revenu servait à l'entretien des *madrasa*, mosquées, *khânaqâh* et endroits saints. On les trouve mentionnés dans les archives des cheikhs Juybaris²⁰ ainsi que dans les documents des *vaqf*²¹. Badr al-

Din Kâshmiri, le biographe des trois premières générations de cheikhs Juybaris, parle de cinq bains construits par Khwâja Sa'd Juybâri (1520-1589) sur le territoire de Boukhara²².

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, trois bains du XVI^e fonctionnent encore, dont seulement deux dans le *shahrestân*. L'un, Hammâm-e Konjak (= celui de l'angle), réservé aux femmes, se trouve non loin de l'angle sud-ouest de la mosquée Kalân ; le deuxième, Hammâm-e Mesgarân (= celui des chaudronniers), pour les hommes, est adjacent de la partie sud-est du Tâq-e Telpaq-Forushân ; c'est au troisième, Hammâm-e Sarrafân, que nous allons nous intéresser (fig. 1).

En 1975, le bain a été fermé et il est devenu objet d'étude et de restauration²³. À ce moment-là, il avait déjà perdu environ le tiers de ses pièces, murées. Plusieurs, encore en fonctionnement, avaient été remaniées et leur plan déformé. Le plan n'était plus reconnaissable depuis les murs extérieurs des bains. Le toit à plusieurs coupoles était recouvert de terre et parfois, çà et là, on apercevait, surplombant les coupoles, des lanternes destinées à éclairer. Le toit était au même niveau que les rues du XX^e siècle et les quartiers résidentiels s'étaient construits sur la plupart de ces vestiges²⁴. C'est le vestibule, en colompage, qui fut aperçu en premier : il se trouvait au-dessus du niveau du sol et on devait descendre dans les pièces des bains par l'escalier. La différence de niveau entre les deux parties du bain avoisinait 1,50 m.

Les résultats de l'étude des bains Sarrafân enrichissent considérablement notre documentation non seulement sur cette construction mais aussi sur l'ensemble des bains. L'orientation du bain de Sarrafân ainsi que des coupoles commerçantes suit les points cardinaux, le long d'un axe méridien. Deux parties sont aisément observables : le vestibule et un groupe de pièces du bain proprement dit avec le foyer qui chauffait l'eau. La ligne des murs extérieurs du vestibule n'a pas été conservée mais, d'après le plan, on constate qu'elle a légèrement bougé vers l'ouest par rapport aux bains proprement dits. La ligne extérieure de cette partie était courbe. Le bâtiment mesurait 54,4 m du nord au sud et 25,5 à 23,3 m d'ouest en est, pour une superficie totale de 1306 m².

Description des pièces du bain (fig. 2)

- *Le vestibule :*

Le vestibule ou vestiaire (1), construit au XIX^e siècle, a des murs en colompage et une couverture plate. Après le nettoyage, on a dégagé

les vestiges du vestibule primitif. Le plan formait un octogone irrégulier répétant presque exactement le plan et les dimensions du Tâq-e Sarrafân, mais les passages aux axes principaux sont ici remplacés par des niches pentagonales profondes et une niche rectangulaire au sud. Une entrée faisait communiquer cette niche sud avec les bains. Les entrées, en forme de petits couloirs étroits et courbes, se situaient sur les axes diagonaux de la salle centrale du vestibule. On les a dégagées du côté du Tâq-e Sarrafân ainsi qu'au sud-est et au sud-ouest. Toute la partie nord-est du vestibule a été démolie et couverte de constructions plus tardives. Il est probable que la couverture du vestibule des bains était conçue comme celle du Tâq-e Sarrafân, c'est-à-dire reposait sur des arcs croisés.

Les murs du vestibule sont conservés sur une hauteur de 1,50 m. Certains tronçons de murs étaient complètement démolis, jusqu'aux fondations. Ces dernières, à une profondeur de 0,40 à 1,20 m, étaient en calcaire non travaillé et en briques cuites. Une particularité dans la construction, mise en évidence pendant les fouilles, est tout à fait intéressante. En plusieurs endroits de la construction, essentiellement là où les pièces du Tâq-e Sarrafân rejoignent les couloirs des bains et aussi entre le vestibule et les salles des bains, construites en même temps, les briques ne sont pas liées. En outre, chacun des bâtiments avait ses fondations propres et qui ne soutenaient que lui. Cependant, le travail était si soigné dans l'assemblage des briques que cette absence d'interpénétration des maçonneries est invisible.

• *Les bains*

Cette partie était divisée verticalement en deux niveaux : les pièces pour se laver et le système d'hypocauste avec le foyer. Au centre de cette composition, une grande salle octogonale, le *miyân-sarây*, de 6 m sur 6 et encore 6 jusqu'à la coupole (4). Huit pièces de plans différents (rond, rectangulaire, carré, pentagonal, hexagonal et octogonal), à niches rectangulaires et pentagonales, rayonnent à partir de cette salle centrale. Toutes les salles du bain se trouvent à la périphérie du bâtiment et entourent les pièces pourvues de réservoirs de tous les côtés. L'accès à l'eau était organisé à partir de toutes les salles, sauf le *miyân-sarây*.

Ce dernier, ainsi que les pièces pour se laver, était couvert de coupes circulaires reposant sur des éléments en forme de bouclier, jouxtant les murs. Les voûtes du type *balkhi* (du nom de la ville de Balkh) concernaient seulement les pièces à réservoirs.

Un principe important de la construction des bains – c’est-à-dire la disposition des pièces de façon que la température augmente progressivement – se reflète dans l’organisation de l’espace intérieur. Le visiteur laissait ses vêtements dans le vestibule en échange d’une pièce de tissu qu’il nouait autour de la taille, la *longi*, et d’un récipient pour puiser l’eau, et entrait alors dans les pièces destinées au nettoyage.

Le bâtiment comportait des pièces froides (2) et tièdes (3) pour une adaptation progressive de l’organisme. À Boukhara, elles portaient des noms spéciaux : *pây-shu-ye avval* et *pây-shu-ye sâni*, c’est-à-dire « première et deuxième pièces pour se laver les pieds ». De petits réservoirs d’eau froide avaient été creusés dans l’épaisseur de leurs murs. Après s’être détendu dans cette salle, le visiteur passait au *miyân-sarây* (4), puis dans la pièce la plus chaude, le *garm-khâna* ou une autre de température moyenne, le *khonok-khâna*.

Les fouilles ont montré que les pièces périphériques des bains se sont lentement usées et ont ensuite été bouchées. En effet, on a muré une pièce du côté du *miyân-sarây* dans la partie sud-ouest des bains. Les murs ont été démolis et l’endroit a été cédé à un teinturier du marché. Les pièces à réservoirs aussi se sont lentement érodées. Les réservoirs ont été déplacés des pièces orientales (8) à une salle occidentale (4c), puis cette dernière a été murée. L’entrée de la pièce périphérique ouest (10) aussi a été murée et dans la paroi ouest de la pièce 4d un *mihrâb* a été installé. La pièce sud-est en angle (13) qui a conservé ses réservoirs jusqu’à nos jours s’est trouvée complètement défigurée, déstructurée par les réparations. C’est pourquoi on est dans l’impossibilité de restituer son plan primitif.

Une salle ronde, froide (7), au nord-est du *miyân-sarây*, d’un diamètre de 6,50 à 6,70 m possédait en son centre un bassin rond de 2,5 m de diamètre (fig. 6). Le fond de ce bassin était constitué de plusieurs couches de briques cuites enfoncées dans un mortier imperméable. D’une profondeur d’1,30 m environ, ce bassin était pourvu d’une banquette ronde, en recul face à la niche d’entrée. La banquette était revêtue extérieurement de céramique (fig. 7) et on peut supposer que les murs de la salle aussi en étaient revêtus. Un passage de 0,56 m de large courait entre la banquette et le mur de la salle. Le long de tous les murs de la salle, ainsi que le long d’une niche et du couloir, passait une petite rigole évacuant les eaux usées. Elle se composait de plusieurs *lotok*, tuiles de terre cuite, couvertes de glaçure turquoise. Sans



Fig. 7 : Vestiges des panneaux céramiques sur la banquette de la salle ronde (cliché AOOT Ta'mirshunoslik).



Fig. 8 : *Tazar* pour l'évacuation des eaux usées des bains (cliché E. Nekrasova).

doute la salle était-elle conçue et utilisée comme lieu de repos autour du bassin d'eau froide. Elle fut peut-être remaniée lorsque la coupole s'effondra. Les réparations ont eu pour effet de relever considérablement le niveau du sol et de couvrir cette rigole d'évacuation. Le fond du bassin lui-même fut recouvert d'une épaisse couche d'argile et de briques cuites au mortier imperméable. Le nouveau bassin était moins profond, 1 m seulement, et la banquette revêtue de céramique, démolie, a laissé place à plusieurs petites cabines installées tout autour du bassin. En effet, la salle ronde fut transformée en *vâjebi-khâna* ou *harâm-khâna*, c'est-à-dire des pièces réservées à la toilette intime. Par la suite, sans doute au XIX^e siècle, la salle ronde s'est retrouvée en dehors des salles pour le bain et traversée par le prolongement d'un petit couloir bas voûté (*tazar*) qui évacuait l'eau du côté de *miyân-sarây* (fig. 8). Ce *tazar* venait s'ajouter à celui, plus ancien, qui se trouvait juste au-delà de la salle ronde et passait sous la rue le long de la façade est des bains. Le *tazar* se prolongeait vers le sud jusqu'au collecteur situé au-delà du mur d'enceinte proche de la porte de Sallakhâna. Une salle ronde analogue et un *tazar* situé derrière elle existaient dans les bains de Tachkent de la fin XV^e-XVI^e siècle. Cette salle était plus petite, comme l'ensemble du bâtiment des bains. Elle avait 4,75 m de diamètre et le bassin, 2,20 m. Des petites cabines l'entouraient. On a pu déterminer avec certitude que cet ensemble était destiné à la toilette intime²⁵.

• *Le système de chauffage des bains*

Les données archéologiques attestent qu'un système primitif d'hypocauste existait déjà à la fin du X^e ou au début du XI^e siècle dans la zone centre-asiatique²⁶. Une longue évolution l'a amené à son plein épanouissement vers le XVI^e siècle, comme le montrent les bains de Sarrafân (fig. 9, 10, 11).

Le foyer de chauffage était dans la partie sud des bains. Comme on peut le voir sur le plan, il forme une saillie massive (5,9 x 0,8 m) pourvue d'une niche pentagonale et d'un orifice pour le feu. Le foyer a subi plusieurs réparations, c'est pourquoi on ignore son état primitif. Il mesure 2 m sur 0,80 et était percé d'un trou dans sa partie supérieure pour chauffer le fond d'un grand chaudron en fonte installé dans un réservoir. Plusieurs trous sont creusés dans les parois du foyer, le plus grand (0,40 x 0,50 m) juste en face de l'orifice de la partie nord. Par cet orifice passait la chaleur jusqu'à la canalisation principale. Des résér-

voirs d'eau avaient été mis au-dessus de sa partie sud. Dans cette partie passait un corridor de 4 m de long qui se ramifiait vers l'est. Plus loin, la chaleur circulait librement sous le sol des pièces de bain, passant entre de petits supports de briques régulièrement espacés au niveau des fondations des pièces pour se laver. Tous ces supports étaient reliés au-dessus du sous-sol par des petites voûtes. La coupe de ces constructions montre que les galeries étroites étaient juste au-dessous des bains. Ces galeries avaient une hauteur de 1,40 à 1,50 m et c'est juste dans la partie centrale, au-dessous du *miyân-sarây*, que se croisaient les canaux principaux et secondaires. Les supports de cette partie ont été renforcés et couverts de petites coupoles. Le canal principal, d'une longueur totale de 31 m pour 0,50 à 0,70 m de large, passait sous toutes les salles de bains et s'achevait en un tuyau d'évacuation de la fumée qui se prolongeait dans la paroi nord de la pièce 9. Un autre tuyau pour évacuer la fumée traversait la paroi ouest de la pièce 9. Un canal secondaire, de 28-29 m de long sur 0,50 à 0,70 m de large, suivant une ligne est-ouest, s'achevait par des tuyaux d'évacuation de la fumée installés symétriquement dans les murs extérieurs des chambres aux bassins (fig. 8 et 10). Un autre canal, plus petit, courait

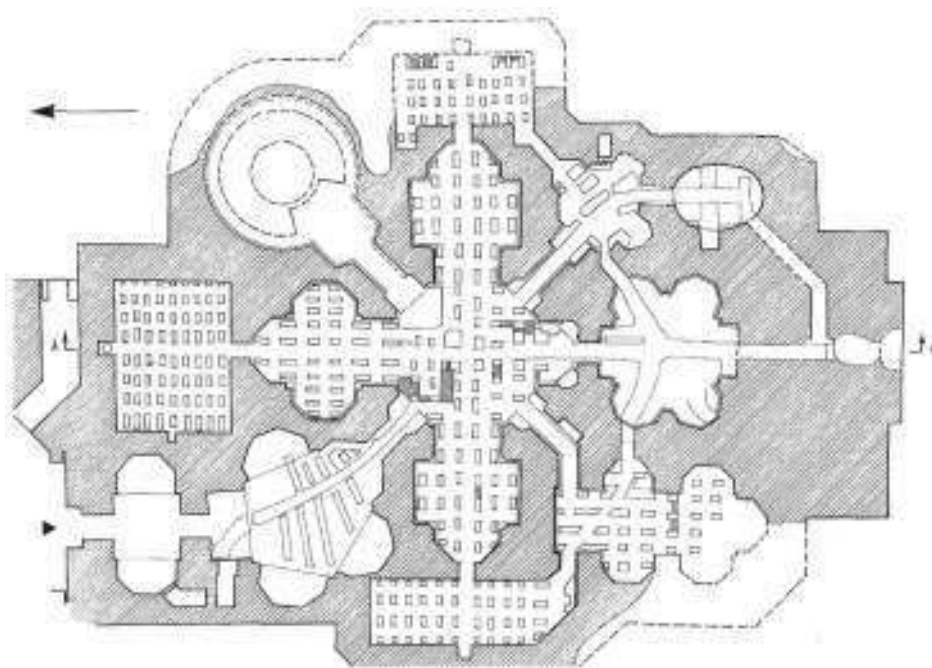


Fig. 9 : Plan du système du chauffage sous le sol du bain Sarrafân.

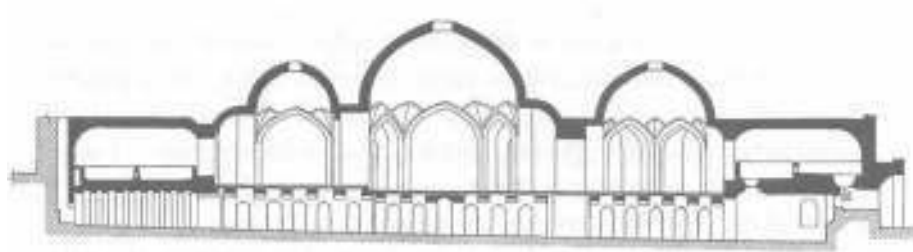


Fig. 10 : Coupe nord-sud
de la partie centrale
des bains (reconstruction).

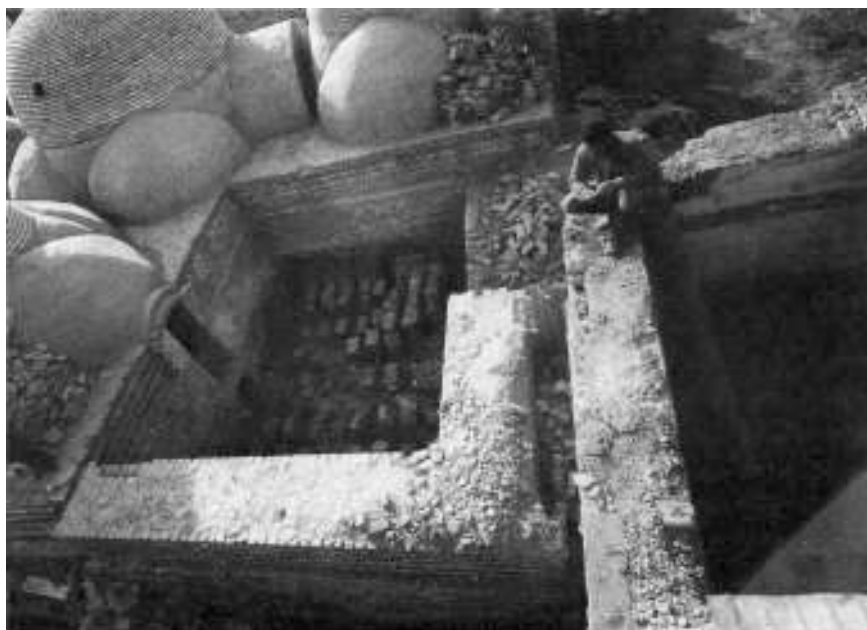


Fig. 11 : Pièce à bassins (pièce 9, fig. 2). En bas à gauche, le tuyau de chauffage principal
et, au-dessus de celui-ci, un réservoir d'eau. Dans le mur du fond, on voit un tuyau
secondaire d'évacuation de la fumée (cliché E. Nekrasova).

sous le sol des pièces tièdes (fig. 2.3) mais il n'atteint pas le mur et finit en cul-de-sac. Lui aussi se ramifie en étroits petits canaux.

Les canaux primitifs pour distribuer la chaleur des pièces sud-est (fig. 2.6 et 13) ont été refaits lors des travaux de la fin du XIX^e siècle. L'ensemble du système des canalisations dans les pièces chaudes (fig. 2.4a et 6) a été remanié de fond en comble à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Une partie a été installée dans l'épaisseur des fondations (fig. 2.4a, 5 et 6) pour une meilleure circulation de la chaleur. En outre, la distribution de la chaleur était régulée par de petits barrages de briques situés dans certains tronçons de ces canaux. Dans le canal central, le niveau du sol montait progressivement depuis le foyer jusqu'au tuyau d'évacuation de la fumée, afin d'assurer une meilleure circulation. Cette dénivellation était en moyenne de 80 cm. Une méthode similaire a été utilisée dans le canal secondaire dont le sol remonte depuis le centre, juste sous le *miyân-sarây*, jusqu'à la périphérie, c'est-à-dire le tuyau d'évacuation de la fumée à l'ouest et à l'est, la dénivellation étant ici de 30 à 40 cm.

Les pièces pour se laver étaient soigneusement isolées du sous-sol, c'est-à-dire de l'hypocauste. Les voûtes du couloir des canalisations étaient recouvertes d'argile et d'un double rang de briques posées sur un mortier imperméable. C'est sur cette couche d'isolation assez épaisse que repose le dallage des pièces. Dans toutes les salles de bains, les canalisations sont recouvertes de grandes briques posées sur un mortier imperméable et elles-mêmes dallées de plaques de marbre. L'intervalle entre les pylônes et les canalisations d'air chaud dans les salles de bains était suffisant pour permettre de les nettoyer et de réparer les parties usées. Mais il en va autrement sous les pièces à bassin. On peut supposer que pendant la construction, une erreur technique a été commise et qu'on a posé les pylônes trop près l'un de l'autre, à seulement 20 à 30 cm de distance, ce qui rendait le nettoyage des canalisations très difficile. Peut-être est-ce une des raisons qui ont abouti à la fermeture de ces pièces.

• *Le système d'adduction, d'utilisation et d'évacuation de l'eau*

Comme on l'a vu, les salles de bains du Sarrafân étaient entourées de pièces avec bassin et chaque salle, à l'exception du *miyân-sarây*, disposait d'un accès particulier à l'eau. De petits bassins d'une contenance d'un mètre cube se succédaient dans l'épaisseur des murs des pièces froides et tièdes (fig. 2.2 et 3). On puisait l'eau par de petits ori-

fices voûtés percés dans les parois. Les pièces à réservoir occupaient une assez grande superficie des bains. Tous les réservoirs étaient compartimentés et reliés par des tuyaux en terre cuite (*kobur*).

Un exemple : une salle à bassin conservée (fig. 2.9), d'une superficie de 32 m², renfermant les restes de deux réservoirs. Les fonds reposent sur des canaux qui amènent l'air chaud. Ces réservoirs, isolés du sous-sol, étaient entièrement accrochés aux parois de la pièce. Ils sont constitués de matériaux durs contenant des tessons de céramique, de la paille hachée et du « kir » (ciment ancien²⁷). Les bassins étaient profonds de 0,65 m et larges de 1,80 à 2 m. Les réservoirs, surtout dans la partie du fond, ont subi des réparations très fréquentes.

La quantité d'eau utilisée dans les bains à cette époque n'était pas très importante et on ne peut établir de comparaison avec l'utilisation contemporaine. On puisait l'eau à l'aide de petites coupes (*kâsa*) d'usage courant. On en a retrouvé des fragments au fond d'un des bassins d'eau froide. De semblables coupes, d'une contenance de 0,50 à 0,60 litre, étaient encore quotidiennement utilisées par les habitants de Boukhara au XVI^e siècle. À ce propos, on peut citer deux membres d'une ambassade chinoise, Tchen Tcheng et Li San, qui, en 1414, ont visité dix-sept États – dont les villes de Samarcande, Boukhara et Termez – et qui nous donnent une description de ce procédé dans un des bains de Hérat :

« (...) lorsqu'on entre dans une salle de bains, on n'utilise ni cuve ni bassine, mais chaque visiteur tient un bol dont il se sert, si besoin est, pour puiser de l'eau pure, tiède ou froide, soit dans le bassin chaud, soit dans le froid, de façon à se laver avec une eau toujours propre. Mais l'eau usée étant évacuée, la saleté ne s'accumule pas²⁸ ».

• *Le décor des bains*

On n'a pas réussi à dégager les décorations des bains dans le vestibule. On ne dispose que des décorations des vestiges de ces parois, de plusieurs petites couches de stuc. L'une d'elles a été colorée en rouge et toutes les parois étaient autrefois revêtues de panneaux en céramique sur un mètre de hauteur. Dans toutes les pièces, les panneaux étaient fixés sur les parois, au niveau du sol, en léger surplomb des fondations. Une ceinture de plaques en marbre ou terre cuite de 14 cm de hauteur se déroulait en bas, tout le long des panneaux.

Le champ principal des panneaux se composait de carreaux hexagonaux en faïence à bordure²⁹. On a découvert quatre types princi-

paux de décoration : des carreaux glaçurés monochromes turquoise ; une étoile à six branches ou étoile de David, avec trois variations de couleurs ; plusieurs étoiles à six branches ; des rosettes. Les bordures se composent de plaques rectangulaires à ornements géométriques ou végétaux au contour noir (fig. 12). Les couleurs principales des glaçurés sont le turquoise, le bleu, le bleu foncé et le jaune. Les minces vestiges qui restent permettent de penser que les parois en brique et couvertures des salles de bains ont été lissées au-dessus des panneaux. Des panneaux semblables ornaient certainement les parois des bains de Tachkent. On a retrouvé des plaques décoratives utilisées sur ces panneaux au cours des fouilles³⁰.

De tels panneaux servaient aussi à décorer soit des bâtiments civils soit des mosquées ou *madrasa*. Pour conclure sur les bains Sarrafân, il faut noter que c'est surtout à Boukhara que nous trouvons des parallèles de leur plan ou de leur décoration³¹, même si les bains de Tachkent, de Balkh et d'autres villes centre-asiatiques en sont proches³².

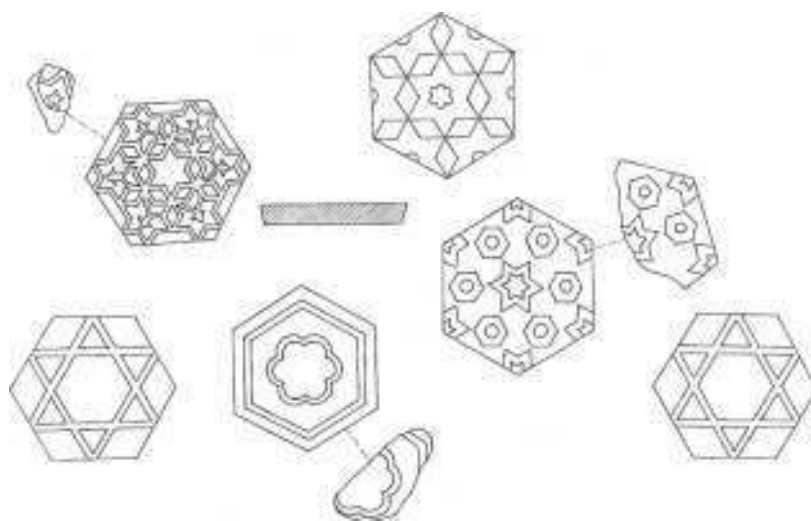


Fig. 12 : Panneaux de revêtement en carreaux de céramique glacée du bain Sarrafân.

L'inscription de fondation de l'ensemble de Tâq-e Sarrafân

Comme nous l'avons dit plus haut, une inscription de construction a été découverte sous plusieurs couches d'enduit, juste sous l'entrée menant de la coupole à la mosquée. Elle figurait au-dessus du tympan en mosaïque dont rien ne subsiste aujourd'hui. L'inscription aussi est en mosaïque dont les éléments étaient constitués de plaques blanches en *kâshin* couvertes sur une face de glaçure de la couleur souhaitée. Les dimensions de l'inscription étaient de 2,27 m sur 0,38 m. Composée en écriture *nasta'liq* très élégante, avec détermination des signes diacritiques, elle comporte deux lignes hautes chacune de 0,17 m. Voici le texte :

قال رسول الله صلى الله عليه و سلم عجلوا بالصلاة
قبل الفوت و عجلوا بالتوبة قبل الموت و قال الصلاة عماد
الدين و من اقامها فقد الدين و من تركها فقد هدم الدين

تمت العمارة هذا المسجد في ايام دولة الخاقان الاعلم الاعدل
المؤيد من عند الله ابو الغازي عبيدالله بهمدارخان حلد الله
ملكه و دوله سنه ٩٢١ خمس و اربعين و تسعمائة كتبه
العبد ابن درويش محمد قوناق غفر الله ذنبه

Traduction³³ :

[Ligne 1] « Et le Prophète – que la bénédiction d'Allah soit sur lui ! - a dit : “Hâtez-vous de prier avant la fin de la prière, hâtez-vous de vous repentir avant la mort”. Et il a dit : “La prière est le soutien de la foi. Celui qui la fait renforce la foi, celui qui la fuit détruit la foi”.

[Ligne 2] La construction de cette mosquée a été achevée sous le règne du *khâqân* savant, juste et béni d'Allâh Abu'l-Ghâzi 'Obeydal-lâh Bahâdor Khân – que son règne et son pouvoir soient éternels ! – en l'an 921 [H.]. Cet humble esclave, fils de Darvish Mohammad Qunâq, a écrit ces mots en 945 [H.] – qu'Allâh lui pardonne ses péchés ! ».

Le fond de l'inscription est fait de plaques colorées en diverses nuances de bleu. L'écriture, quant à elle, est en blanc. Les rubans

étroits des bordures ainsi que le nom du khan et les signes diacritiques ont été tracés en un jaune qui imite l'or. L'année de construction de la mosquée apparaît en glaçure turquoise.

La première date, 921/1515-16, rappelle l'année de construction de la mosquée qui existait déjà dans cette partie de la ville et la seconde, 945/1538-39, reflète la période où est apparu le bâtiment sur lequel on a pu mettre l'inscription, c'est-à-dire le Tâq-e Sarrafân. En signe de respect, le calligraphe n'a pas laissé son nom, peut-être pour mettre en valeur celui de son père, Darvish Mohammad Qunâq, probablement un maître calligraphe renommé.

D'après Qâzi Ahmad, un calligraphe nommé Mowlânâ Darvish, originaire du Khorassan, était très connu à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle. Il employait une écriture « *ta'liq* magnifique » et travaillait pour les Timourides Abu Sa'id Gurkân et Mirzâ Soltân-Hoseyn Bâ-yqarâ, et pour le Sheybanide Mohammad Khân³⁴.

Sans doute lui-même et ses descendants ont-ils reçu le surnom (*laqab*) de *qunâq*, c'est-à-dire « l'hôte, l'invité », car il avait passé longtemps à l'étranger. Mais ce n'est qu'une supposition. Les sources écrites donnent peu d'exemples de ce surnom. On connaît cependant, dans le premier quart du XVI^e siècle, à Balkh, les frères Khwâja Kamâl al-Din Qunâq et Khwâja Mohammad Qunâq. Les sources nous apprennent qu'ils avaient fait ériger sept mosquées et mis en place des *vaqf* pour leur entretien³⁵. Mais on ignore si ces frères avaient un rapport quelconque avec le calligraphe de Boukhara.

En guise de conclusion – un tour rapide de l'histoire de Boukhara

Dans la première moitié du XVI^e siècle, si Samarcande restait la capitale politique de l'état sheybanide, Boukhara en constituait le grand foyer culturel. Elle était la ville principale de l'apanage dirigé par 'Obeydallâh Khân (r. 1511-1540) que les sources écrites dépeignent non seulement comme un chef de guerre, mais aussi comme un homme de culture. Il parlait couramment l'arabe et le persan, composait des vers, des traités en prose. Zeyn al-Din Vâsefi, qui a laissé une description palpitante de la vie quotidienne à la cour de Boukhara, participait à des réunions littéraires (*majles*), en 1514-1515, organisées par le souverain³⁶. 'Obeydallâh Khân a amassé une belle bibliothèque, dont une partie provenait du butin de ses fréquentes campagnes mili-

taires dans le Khorassan. De ces campagnes, il ramenait aussi des captifs, surtout des artisans dans des spécialités variées, qu'il installa à Boukhara³⁷. En outre, on vantait la piété de 'Obeydallâh Khân, qui se considérait disciple (*morid*) de Makhdum-e A'zam, le chef de la Naqshbandiyya. L'un de ses actes pieux fut précisément l'édification, en 921/1515-16, de la mosquée située au carrefour commercial de Boukhara le plus animé. À part cette mosquée, on ne connaît que deux autres bâtiments de son époque dans la ville. L'année précédente avait été achevée une réparation majeure de la mosquée-cathédrale de Boukhara, Kalân. Au cours de cette réparation, la façade est fut pratiquement reconstruite et redécorée³⁸. Et la *madrassa* des Ghâziyân (guerriers pour la foi) a été érigée au sud-ouest du carrefour de Sarrafân près du chemin qui mène à la porte de Qarâkul.

Boukhara fut toujours la résidence de prédilection de 'Obeydallâh Khân. Il est en effet toujours mentionné comme souverain de Boukhara, même après qu'un double-pouvoir s'était établi au Mavaran-nahr (1533)³⁹, et jusqu'à sa mort en 1540. Mais la construction du complexe des Sarrafân fut achevée l'année précédente. L'inscription de fondation nous apprend que la mosquée a été construite sous le règne de 'Obeydallâh Khan, mais, si tel est le cas, qui a commandé l'ensemble des Sarrafân ? La réponse se trouve dans les actes de vente des immeubles à Boukhara provenant des archives des cheikhs Juybaris, dans la seconde moitié du XVI^e siècle. On trouve le principal repère topographique : le marché du quartier Masjed-e Maghâk, c'est-à-dire la région de la mosquée Maghâk-e 'Attâri qui se trouvait à 80 m au nord du Tâq-e Sarrafân. Mais le repère le plus étroitement lié à notre thème est le pont des Changeurs (*pol-e Sarrafân*) qui, actuellement, se trouve au même endroit qu'il y a 450 ans, mais qui a complètement changé d'aspect.

La mosquée mentionnée dans l'inscription de fondation s'appelait « mosquée de Molla 'Arezi » et la rue qui longe sa façade nord s'appelait la « rue des Mosquées, près du pont des Changeurs ». Le côté nord de cette rue, en face de la mosquée, a été bordé d'un rang de boutiques pourvues d'un petit passage emprunté par « les gens qui allaient chercher l'eau » du canal Shâhrud. C'est probablement ce chemin en pente vers l'eau qui a été dégagé dans la partie nord-ouest du Tâq-e Sarrafân.

Le bain s'appelait « bain de Mir Yâri » et, lui aussi, était entouré de boutiques et de *timcha* collés à ses murs extérieurs. Les sources écrites

mentionnent le passage vers le foyer de chauffage et le bassin des bains. Le dernier terme désigne probablement la salle ronde à bassin.

Un document rédigé en 1565 mentionne Dust Mohammad Biy, fils de Mir Jân-Vafâ Biy, comme propriétaire de ces immeubles. Il l'était aussi des bains et gérait le *vaqf*⁴⁰.

L'émir Jân-Vafâ Biy et son fils aîné Yâri apparaissent dans les sources de la période des campagnes militaires de Mohammad Sheybâni Khân, particulièrement en 914/1508-09⁴¹. Après la conquête du Mavarannahr par Sheybâni Khân, on a, dans cette contrée, redistribué les propriétés au profit des nouvelles élites ouzbèkes et la parcelle de terre qui se trouvait dans la partie animée mais pas encore entièrement construite de Boukhara a probablement été donnée comme *iqṭâ'* à l'émir Jân-Vafâ Biy en récompense de ses mérites⁴². Dans cette parcelle, son fils aîné Mir Yâri a construit l'ensemble des Sarrafân et a constitué en *vaqf* les revenus du bain. Les commerces vont ensuite apparaître sur la parcelle autour des bains appartenant à cette même famille. Après la mort de Mir Yâri, la propriété passe intégralement à son frère cadet. Les actes de vente nous apprennent que, 24 ans après la construction des bâtiments, Dust Mohammad Biy a dû louer à Khwâja Sa'd Juybâri tous les édifices commerciaux entourant les bains. Ce dernier, comme tous les membres de sa famille, possédait déjà à l'époque de grandes propriétés dans cette partie de la ville. En effet, au milieu et dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la redistribution de la propriété a profité à la famille des cheikhs Juybaris dont les membres, à travers les siècles, ont dirigé l'ordre soufi Naqshbandiyya.

Les sources écrites nous apprennent que le Tâq-e Sarrafân ne fut ni vendu ni donné en *vaqf* comme par exemple le Tâq-e Telpak-Forushân. Il a conservé son rôle de centre qui rassemblait toutes les grandes avenues de la ville, les constructions cultuelles, commerciales et celles de la vie quotidienne.

En conclusion, il faut noter que le complexe des Sarrafân reste le seul monument d'Asie centrale datant de la première moitié du XVI^e siècle où un ensemble de constructions très diverses par leurs fonctions est composé d'une manière harmonieuse et dense.

(Traduit du russe par Margarita Filanovich)

Vladimir Filimonov et Elizaveta Nekrasova
Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences,
Tachkent. Ouzbékistan

NOTES

1. En 1583, 'Abdallâh Khân fut proclamé khan suprême des Ouzbeks.
2. *Tâq*, en arabe, désigne un arc, une voûte. Dans le sens extensif, construction voûtée. Dans la traduction russe, au sens de « coupole, dôme », car le trait caractéristique de ces constructions est une coupole centrale entourée de petites coupoles.
3. V.A. Shishkin, *Arhitekturnyje pamjatniki Buhary*, Tachkent, 1936, p. 68-70 ; G.A. Pugachenkova et L.I. Rempel', *Vydajushchiesja pamjatniki arhitektury Uzbekistana*, Tachkent, 1958, p. 85-88 ; *idem*, *Istorija iskusstv Uzbekistana*, Moscou, 1965, p. 325 ; I.F. Borodina, « Sredneaziatskije torgovyje centry », dans *Arhitekturnoe nasledstvo*, vol. 24, Moscou, 1976, p. 176-185.
4. Les fouilles archéologiques et l'étude architecturale du monument ont précédé les travaux de restauration ; pour les fouilles archéologiques il s'agissait de l'étude des couches culturelles accumulées au-dessus du sol primitif, l'étude des fondations des bâtiments et des couches au-dessous d'elles, la mise au jour du plan primitif des bâtiments ; pour l'étude architecturale : l'étude de la construction, les sondages de la couche de plâtre, les mesures des bâtiments, le nettoyage soigné et la conservation des éléments décoratifs. Les travaux ont été menés sous la direction de V.M. Filimonov, qui est également l'auteur du projet de restauration du Tâq-e Sarrafân, de conservation et de rétablissement de l'inscription de fondation. L'étude archéologique a été faite par E. Nekrasova. La coupole a été mesurée par les architectes V. Golikov, V. Kim, A. Belaev ; les corrections ont été apportées par V. Filimonov et I. Shanchenko.
5. V.A. Shishkin, « Arheologicheskie raboty v mecheti Magak-i Attari v Buhare », *Trudy instituta istorii i arheologii*, vol. 7, Tachkent, 1955, p. 56-57.
6. Muhammad Narshahi, *Istorija Buhary*, trad. N. Lykoshin, Tachkent, 1897, p. 30-31.
7. A.K. Arends, A.B. Halidov et O.D. Chehovich (éd. et trad.), *Buharskij vakf XIII v.*, texte arabe et persan en fac-similé, Moscou, 1979, p. 9-18.
8. Ibn Battûta, *Voyages, II. De La Mecque aux steppes russes*, trad. C. Defremery et B. Sanguinetti (1858), réimpr. Paris, Maspéro, 1982, p. 274.
9. L.I. Rempel', *Dalekoe i blizkoe. Stranicy žizni, byta, stroitel'nogo dela, remesla i iskusstva Staroj Buhary : Buharskije zapisi*, Tachkent 1981, p. 22, note 1 ; O.A. Suhareva, *Buhara, XIX-nachalo XX vv. (Pozdnefeodal'nyj gorod i ego naselenije)*, Moscou, 1966, p. 44.
10. Durant les fouilles archéologiques du Tâq-e Telpaq-Forushân, on a mis au jour sous la galerie nord, qui reliait la coupole au *shahrestân*, les vestiges d'une porte de la ville. À côté des façades nord et sud de la porte, il y avait des petites pièces pour les gardes et, apparemment, pour percevoir le prix du passage.
11. Vers le milieu du XX^e siècle, le bâtiment de la mosquée fut occupé par la bibliothèque de la ville.
12. Seuls des fragments du décor des tympans sont préservés ; l'inscription de fondation était à moitié détruite. Elle fut restaurée par V. Filimonov.
13. Le mur fut presque totalement démoli. Ses restes, préservés sous le sol de la mosquée de la fin du XIX^e siècle, ne dépassent pas 0,40-0,50 m de longueur et de hauteur. Le mur n'avait pas de fondations, mais s'appuyait sur une couche de gravats.

14. Cette méthode a été pratiquée durant plus de mille ans. À l'époque actuelle, elle a été fortement simplifiée. Sur la maçonnerie brute des murs on pose les blocs entiers, faits non pas en briques entières mais en plaques de terre cuite. L'assemblage des blocs est effectué sur une « tahmina », une plate-forme horizontale spéciale.
15. Voir, par exemple, Unsurmaali, *Kabusname*, trad. E. E. Bertel's, dans *Enciklopedija persidsko-tadžikskoj prozy*, Douchanbé, 1986, p. 44-45. Abu Ali ibn Sina, *Kanon vrachebnoj nauki*, vol. I, Tachkent, 1954, p. 196, 320, 321.
16. Muhammad Narshahi, *Istorija Buhary*, p. 37.
17. *Ibid.*, p. 41.
18. O.D. Chehovich, *Buharskije dokumenty XIV veka*, Tachkent, 1965, p. 167.
19. *Samarkandskije dokumenty XV-XVI vv. (o vladenijah Hodži Ahrara v Srednej Azii i Afganistane)*, texte en fac-similé, éd. critique et commentaire O.D. Chehovich, Moscou, 1974, p. 272, 279.
20. P.P. Ivanov, *Hozjajstvo Džujbarskih shejhov. K istorii feodal'nogo zemlevladienija v Srednej Azii v XVI-XVII vv.*, Moscou-Leningrad, 1954, p. 113, 118, 127 et *passim*.
21. G.A. Džuraeva, « Novye dannye o vorotah shahristana Buhary. (Po materialam vakfnyh gramot) », *Obshchestvennye nauki v Uzbekistane* 11 (1983), p. 39-43.
22. B. Babadžanov, « Badreddin Kashmiri, "Ravzat ar-Rizvan va hadikat al-gilman" (Sad raja i roshcha pažej). Arhitekturnyje pamjatniki v srednevekovykh pis'mennykh istochnikah », *Arhitektura i stroitel'stvo Uzbekistana* 6 (1991), p. 9.
23. En 1975, les architectes de l'Institut de Restauration (*Ta'mirshunoslik*) firent des relevés architecturaux et archéologiques de trois bains de Boukhara datant du XVI^e siècle encore en fonctionnement (directeur de la mission : V. Filimonov, architectes : A. Akimenko, I. Gudkov, S. Kroliveckaja, V. Shvarc). Les fouilles archéologiques du bain Sarrafân ont été menées, avec des interruptions, par l'archéologue E. Nekrasova. Les fouilles et les relevés du système de chauffage sous le sol ont été menés par E. Nekrasova et l'architecte I. Glaznova.
24. Avec le temps, les bains anciens se sont « enfoncés » dans les couches culturelles ; c'est pourquoi l'opinion que les bains étaient enterrés pour préserver la chaleur s'était largement répandue dans les travaux scientifiques.
25. M. I. Filanovich et U. Alimov, « K obnaruženiju srednevekovoj bani v Tashkente », dans *Istorija material'noj kul'tury Uzbekistana*, vol. 22, Tachkent 1988, pp. 179, 181, 182.
26. G. V. Shishkina, « Gorodskoj kvartal na severo-zapade Afrasiaba », dans *Afrasiab*, vyp. II, Tachkent, 1973, p. 127-136 ; A. A. Anarbaev et I. A. Ahrarov, « Banja srednevekovnogo Ahsikenta », dans *Istorija material'noj kul'tury Uzbekistana*, vol. 25, Tachkent, 1991, p. 178, 179, 181-183.
27. Les solutions imperméables anciennes se composaient de *ganch* et de cendres, ou de chaux, de *ganch* et de cendres, mélangés dans des proportions précises.
28. « Opisanie inostrannyh gosudarstv na zapade, Gerat », trad. B. I. Pankrat'eva, dans *Strany i narody Vostoka*, vyp. 26, Moscou, 1989, p. 108.
29. Le *kâshin* est une faïence centre-asiatique, composée de quartz mélangé à de l'argile et à de la chaux.
30. Filanovich et Alimov, « K obnaruženiju », p. 183.

31. Le bain Mesgarân, situé dans le *shahrestân*, a un plan similaire, mais n'a malheureusement pratiquement pas fait l'objet de recherches. Bien que plus petit, il possédait également un vestibule à coupole et un décor en carreaux de céramique à l'intérieur des pièces des bains.
32. V.L. Voronina, « Bani-hammam u narodov Sovetskogo Sojuza i stran zarubežnogo Vostoka », dans *Arhitekturnoe nasledstvo*, vol. 31, Moscou, 1983, p. 163.
33. Nous remercions vivement M. Rahimdžanov et B. Babadžanov pour la traduction de l'inscription.
34. Kazi-Ahmed, *Traktat o kalligrafah i hudožnikah, 1596-97/1005*, trad. B. N. Zahoder, Moscou-Leningrad, 1947, p. 89, 91.
35. G.A. Džuraeva, « Vakfnyj dokument 1540 g. », *Vostochnoe istoričeskoe istočnikovedenie i special'nye istoričeskie discipliny*, 3 (1995), p. 191-192.
36. A.N. Boldyrev, *Zajnaddin Vasifi – tadžikskij pisatel' XVI v. (Opyt tvorčeskoj biografii)*, Stalınabad, 1957, p. 134-184.
37. O.F. Akimushkin, « Biblioteka Sheybanidov v Buhare, XVI v. », dans *Bamberger Zentralasienstudien Konferenztakten (Bamberg, 8-12 Oktober 1991)*, Islamkundische Untersuchungen, Band 185, Berlin, 1994, p. 325-341.
38. V.A. Shishkin, « Firman 1541 g. na portale bol'shoj sobornoj mecheti Buhary », dans *Istorija materialnoj kul'tury Uzbekistana*, vol. V, Tachkent, 1964, p. 165.
39. B. Babadžanov, « Jasavija i Nakshbandija v Maverannahre : iz istorii vzaimootnošenij (ser. XV-XVI vv.) », dans *Uchenie Jasavi*, Turkestan, 1996, p. 88.
40. Ivanov, *Hozjajstvo Džujbarskih sheyhov*, doc. 4 : p. 92-93 ; doc. 62 : p. 129 ; doc. 205 : p. 216.
41. Muhammad Hajdar, *Ta'rih-i Rashidi*, trad. A. Urunbaev, R. P. Džalilova et L. M. Epifanova, Tachkent, 1996, p. 236-237.
42. Le système habituel des donations foncières profitait aux élites militaires.